plétée par la théorie de la vérité, de la certitude et de leurs contraires. La connaissance doit se transformer en science, et sa valeur scientifique consiste dans son évidente conformité à l'objet, c'est à dire dans la vérité et dans la certitude. Nous passons donc du sujet à l'objet, de la pensée à la réalité, des opérations formelles de l'entendement au but réel de la pensée. Ces nouvelles questions appartiennent à la *Logique réelle*, ou, si l'on veut, à la téléologie de l'entendement.

CHAPITRE PREMIER

LA VÉRITÉ

Dans nos relations ordinaires, les mots « cela est, » « cela n'est pas, » distinguent suffisamment la vérité de l'erreur. De là la définition vulgaire, adoptée par Bossuet et par beaucoup d'autres « la vérité c'est *ce qui est*. » La vérité serait donc identique à l'être ou à la réalité, et l'erreur identique au non-être. Cette définition marque exactement le point de vue positif et objectif qui prédomine dans la vérité : pour voir les choses en vérité, il faut les percevoir telles qu'elles sont en réalité et non autrement; mais on oublie un point, c'est qu'il faut d'abord les percevoir ou les connaître, on oublie le sujet. La vérité et l'erreur sont deux déterminations de la connaissance, c'est à dire deux *rapports*, l'un affirmatif, l'autre négatif, entre l'esprit et les choses.

La vérité n'est ni l'être pur ni la pensée pure, mais leur rapport. L'être en lui-même est indifférent à la vérité et à l'erreur ; il n'est vrai ou faux que pour une intelligence. S'il n'existait que des corps, les astres rouleraient éternellement dans leurs orbites sans qu'il y eût une vérité au monde. La vérité suppose sans doute des êtres, mais elle exige quelque chose de plus, des esprits pour les comprendre. Sans intelligence, point de connaissance; sans connaissance, point de vérité. Mais l'intelligence seule ne suffit pas; elle est le sujet qui possède ou ne possède pas la vérité; à ce sujet, il faut un objet. La vérité est le rapport exact entre la pensée et son objet. Elle n'est pas simplement ce qui est, elle est ce qui est en tant que l'être est conçu tel qu'il est, ou ce qui est connu selon son essence. Elle s'applique à tout ce qui est, mais sous la condition qu'il y ait un moi, fini ou infini, qui puisse par la pensée s'unir à la réalité. La réalité s'entend ici de tous les modes de l'existence.

D'après la métaphysique, la connaissance, la vérité et la certitude sont égales et infinies en Dieu. Dieu est en rapport intime avec lui-même, voilà la connaissance; il se connaît et il connaît tout tel qu'il est, voilà la vérité; il sait qu'il est la vérité, voilà la certitude. Mais en nous ces trois termes ne sont pas équivalents : il y a pour nous plus de connaissances que de vérités, et plus de vérité que de certitude. Pour l'être infini, toute connaissance est vraie; pour des êtres limités, affectés de négation, la connaissance est vraie ou fausse, selon qu'elle est positive ou négative, conforme ou contraire à l'essence propre de l'objet. Nos connaissances s'étendent donc plus loin, je ne dis pas que la vérité pour Dieu, mais que les vérités qui sont à notre portée; car nos erreurs sont aussi des connaissances. La vérité par contre a plus de compréhension que la connaissance : celle-ci implique trois choses, le sujet, l'objet et leur rapport, quel qu'il soit; celle-là implique un quatrième terme, l'équation du sujet et de l'objet ou la parfaite harmonie entre la pensée et la réalité. Dans la connaissance, le rapport est arbitraire, l'objet est souvent transformé par le sujet; dans la vérité, le rapport est exact et le sujet se règle sur l'objet. La vérité est donc un principe d'ordre ou d'harmonie; elle a sa raison dans la correspondance qui existe entre le monde subjectif de l'esprit et le monde objectif des choses. Cette correspondance, manifeste dans l'union de l'âme et du corps, est précisément l'idée fondamentale qui domine la constitution de l'humanité comme être d'harmonie de la création. La métaphysique ne fait que confirmer les enseignements de l'an-

thropologie, en démontrant que l'homme, semblable à Dieu, est organisé pour connaître la vérité.

Les rapports et les différences entre la connaissance et la vérité peuvent se résumer dans les points suivants :

1. La vérité est *absolue*, la connaissance est *relative*. La vérité n'est pas l'être, avons-nous dit, mais elle est le rapport exact de l'être à l'intelligence. Si Dieu existe, ce rapport existe, indépendamment de nous, que nous le connaissions ou non. C'est en ce sens que la vérité est absolue et qu'elle est, non le produit, mais le but de la pensée humaine. Dieu même est la vérité, en tant qu'il se connaît, et comme Dieu est identique à lui-même dans tout ce qu'il est, la vérité possède toutes les propriétés divines. Elle ne dépend pas des individus qui la conçoivent ni des interprétations qu'on lui donne : elle serait encore pour Dieu si l'humanité n'était pas. Elle ne dépend pas non plus de la preuve qui souvent l'accompagne : la démonstration ne crée pas la vérité, mais la dévoile ou la manifeste à notre conscience ; elle ne la fait pas exister en soi, mais pour nous. Une vérité non encore découverte n'en est pas moins une vérité. Il y a des conditions de méthode pour trouver la vérité, mais la vérité même est au dessus de ces conditions. C'est pourquoi la vérité doit être recherchée pour elle-même, aimée et pratiquée pour elle-même, d'une manière absolue.

La connaissance, au contraire, en tant que distincte de la vérité, est relative à celui qui la possède ; elle dépend de sa volonté, de son attention, de sa culture intellectuelle. Il n'est pas en notre pouvoir, sans doute, de connaître ou non, mais d'avoir telle ou telle connaissance. Chaque connaissance déterminée est soumise à un ensemble de conditions inhérentes soit aux fonctions de la pensée et à la capacité individuelle, soit aux circonstances extérieures et sociales.

Il n'y a point de vérité relative, quoi qu'on dise. Les vérités de rapport, comme dans les mathématiques, sont elles-mêmes des vérités absolues. Il y a seulement des opinions, des convictions, des croyances relatives qui se combattent et se transforment. Une vérité peut être complète ou partielle pour nous, selon la mesure où nous la connaissons, mais en

tant qu'elle est vraie, elle est absolue. Ce sont ces opinions inconstantes et ces vérités partielles que les sophistes prennent pour des vérités relatives.

2. La vérité est *immuable* et éternelle ; la connaissance, *variable* et temporelle. La connaissance en effet devient et se développe avec la pensée humaine ; elle change par rapport au même objet selon les temps, les lieux, les individus ; elle se modifie dans le même individu selon les âges et les degrés de culture. C'est ce qu'il est facile d'observer dans les sciences qui ne sont pas encore fixées avec certitude. Les notions que nous possédons au sujet de la nature, de l'humanité, de Dieu ne sont pas les mêmes que celles qui régnaient dans l'antiquité, et varient pour chacun de l'enfance à la maturité de l'esprit : la connaissance est perfectible. La vérité au contraire est éternellement la même : elle n'est pas autre à Athènes ou à Rome, autre à Paris ou à Londres ; ce qui est vrai en un point de l'espace ou du temps est vrai partout et toujours ; ce qui est vrai pour l'un est vrai pour tous ; ce qui est vrai à l'égard de l'homme est encore vrai à l'égard de Dieu. Il n'y a qu'un seul principe de vérité, qui est universel et au dessus de la limite des latitudes et des époques. La vérité est l'essence même des choses, en tant qu'elle est conçue comme elle doit l'être, et l'essence ne peut être conçue comme elle doit l'être que d'une seule et même manière.

Sans doute, la vérité s'applique aussi aux faits contingents qui apparaissent et s'évanouissent dans le temps, aux phénomènes passagers qui marquent le devenir des substances spirituelles ou physiques ; mais ces phénomènes, d'une part, sont éternellement impliqués comme possibles dans l'essence des choses et peuvent être connus comme tels par une intelligence infinie ; et de l'autre, dès qu'ils sont posés comme réels dans la science, ils subsistent sans variation pour tout l'avenir. Un fait qui s'est produit ne saurait plus s'effacer, quelque funeste qu'il soit, et reste vrai pour Dieu, alors même qu'il finit par se perdre dans la mémoire des hommes. En ce sens, il y a des vérités qui naissent, mais il n'y en a point qui meurent. Toute l'histoire, comme série des événements qui se succèdent dans la vie universelle, est une genèse perpé-

tuelle des vérités de ce genre, des vérités de fait. On peut demander, par exemple, depuis quand il est vrai que la terre porte des êtres vivants ; mais il sera toujours vrai qu'elle a commencé à être habitée depuis tel moment de la durée, et si elle doit un jour perdre cette propriété, il sera toujours vrai qu'elle en aura joui pendant un long espace de temps fixé entre deux limites. Cette distinction ne s'applique pas aux vérités philosophiques qui ont pour objet des principes nécessaires.

Les faits peuvent être opposés et contraires dans le monde moral, puisqu'ils sont libres : la justice est observée, la justice est violée; l'homme fait le bien, l'homme fait le mal; mais la vérité n'est pas pour cela en contradiction avec elle-même : il n'y a point de contradiction à dire que l'esclavage existe en un lieu ou en un temps et n'existe pas en un autre. Les opinions et les doctrines peuvent se contredire, mais aucune vérité ne saurait être opposée contradictoirement à une autre vérité. Tout s'harmonise dans le monde, parce que tout relève d'une seule et même cause suprême; le mal lui-même, résultant du conflit des êtres limités, s'explique et se concilie avec l'unité du plan de la création. La vérité est la fidèle reproduction de l'harmonie universelle dans l'intelligence. Tout doit se lier dans la science, comme tout se lie dans la réalité. C'est pourquoi la vérité, toujours la même pour tous, est le lien commun des intelligences. Tous les esprits se rencontrent dans la vérité, car affirmer la vérité c'est voir les choses comme elles sont, comme il faut les voir, comme Dieu même les voit. En saisissant la vérité, l'homme pense comme Dieu, s'unit à Dieu et concourt avec Dieu comme activité intellectuelle. C'est là le côté religieux de la science, que la métaphysique doit mettre en lumière.

3. La vérité est *nécessaire*, la connaissance est *contingente*. En effet, chaque connaissance particulière peut être ou ne pas être, peut être d'une manière ou d'une autre, puisqu'elle est variable et relative. La connaissance ne lie donc pas la volonté; chacun peut l'abandonner, la développer ou la modifier à son gré. Les erreurs et les hypothèses comme telles ne captivent pas l'esprit. La vérité, au contraire, est nécessaire. Il ne dépend pas de nous qu'elle soit ou ne soit pas, qu'elle soit telle ou autre : elle est nécessairement ce qu'elle est; et du moment que nous l'avons reconnue, nous sentons aussi qu'elle s'impose à nous comme une nécessité de notre nature intelligente ; nous ne pouvons plus en conscience la contester. C'est à ce titre que la vérité est la *loi* de la pensée. Mais cette loi n'a, comme le devoir et la justice, qu'une nécessité morale qui engage la conscience, sans enchaîner la volonté. Chacun est libre de parler ou d'agir contre la vérité; seulement en agissant ainsi il manque à ses devoirs et se met en contradiction avec lui-même : il y a mensonge ou mauvaise foi. C'est une bassesse ou une violence qui révolte le sentiment intérieur et qui soulève une protestation muette, comme dans l'histoire de Galilée. La vérité est donc la loi de l'intelligence, en ce sens qu'elle doit être le but constant de nos efforts, la règle de nos jugements et le fond de nos connaissances. Cette loi est identique à celle de l'être, puisque la vérité est l'être même conçu tel qu'il est. La vérité, du reste, est toujours de quelque manière dans l'esprit, car l'erreur, comme nous le verrons, ne saurait être absolue. La psychologie constate le même rapport entre la volonté et le bien.

4. Comme rapport nécessaire, immuable, absolu entre l'esprit et les choses, la vérité est un *principe objectif*, tandis que la connaissance est un fait subjectif. Quelques connaissances sans doute s'expriment comme la vérité par des jugements catégoriques, apodictiques et généraux, mais c'est là un simple fait psychologique qui résulte de l'analyse des conceptions rationnelles, comme éléments indépendants de l'expérience, et qui ne dispense pas de rechercher si ces caractères sont légitimes. Pour la vérité, cette question est résolue, les caractères sont objectifs, ce n'est plus une illusion, mais une réalité ; car la vérité indique entre le sujet et l'objet un rapport unique, à l'exclusion de tout autre, et tout rapport de ce genre est absolument et nécessairement le même pour tous. Il existe donc un principe de vérité, et la vérité comme telle n'a point son contraire. La vérité est divine, l'erreur est humaine. Il n'y a point de principe absolu

d'erreur; car de deux choses l'une, ce principe serait Dieu ou opposé à Dieu : dans le premier cas, l'essence divine cesserait d'être une et la même, elle serait à la fois la vérité et l'erreur, et dans le second cas, il y aurait, chose contradictoire, deux êtres absolus et ennemis.

Aussi l'erreur n'est-elle pas opposée à la vérité une et entière, mais seulement à quelque vérité partielle; l'erreur est une contre-vérité qui obscurcit quelque face de la vérité, non la vérité tout entière : c'est un nuage qui passe devant le soleil, mais qui ne supprime ni la vue, ni la lumière. Sinon, il n'y aurait plus d'objet à la pensée et la pensée même n'aurait plus de raison d'être. L'erreur comme la vérité suppose un sujet et un objet, et leur différence ne porte que sur le rapport des deux termes : l'une est *le* rapport exact, l'autre *un* rapport inexact; le premier est unique et nécessaire, le second multiple et contingent; celui-ci est une déviation de celui-là et ne saurait exister que si la vérité existe. Point d'erreur sans vérité, point d'erreur absolue. La vérité est à l'erreur comme le tout est à la négation d'une partie. La vérité est le but complet de la pensée. Ce but n'est jamais effacé de l'esprit, et n'est jamais épuisé par un être fini. L'erreur en retarde l'accomplissement, mais ne l'abolit pas. Le progrès de la science en favorise le développement, mais ne l'achève en aucune partie déterminée du temps. Si la vérité est absolue et infinie comme Dieu, il nous faut rigoureusement un temps infini pour la posséder tout entière. De là l'immortalité de l'âme, comme condition da la réalisation de notre destinée intellectuelle.

Fixons maintenant la *division* de la vérité.

La vérité est d'abord *une* en essence et en nombre. Il n'y a qu'une seule et même vérité, qui est la vérité infinie, embrassant la réalité une et entière. La vérité comme telle est une propriété de Dieu et équivaut à l'omniscience. Elle suppose une intelligence infinie et ne peut jamais convenir à l'homme. Mais l'homme n'a pas besoin de tout savoir pour comprendre l'omniscience. Tout être raisonnable qui peut se rendre compte de ses connaissances conçoit aussi une

connaissance sans bornes, adéquate à l'infinie réalité. Dieu voit tout et sait tout, disent les enfants; Dieu a l'intuition infinie, dit la métaphysique.

Mais, comme toutes les propriétés divines, la vérité est organisée : elle forme un organisme de vérités particulières correspondant à l'organisme de la réalité, d'après les lois de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse; car la science s'applique à toutes les déterminations de l'être, considéré en lui-même, dans son unité, considéré dans son contenu ou dans les diverses parties du monde, considéré enfin dans ses rapports harmoniques avec l'ensemble des choses. La vérité infinie enveloppe dans sa plénitude une infinité de vérités spéciales qui s'adaptent à l'infinité des êtres et des essences fondés en Dieu. De là la possibilité de diviser la vérité ou de la distribuer en ses espèces. Les principes de division sont naturellement les mêmes que ceux de la connaissance.

1. D'après son objet, la vérité est *immanente* ou *transcendante*, psychologique ou ontologique, selon qu'elle regarde le moi ou le non-moi. Cette division est faite au point de vue de l'homme qui trouve la vérité soit en lui-même, soit au dehors. Pour Dieu, toute vérité est immanente, car l'être infini est son propre objet et sait tout sans sortir de lui-même. Des connaissances transcendantes supposent un moi limité; elles ont pour objet Dieu, le monde et l'humanité : de là l'ensemble des vérités religieuses, physiques, morales et sociales. Chacune de ces vérités se manifeste soit comme vérité simple dans nos intuitions, soit comme vérité de rapport dans le jugement et le raisonnement. Les unes et les autres sont des vérités réelles; la vérité formelle est celle qui concerne seulement le rapport de nos pensées entre elles, abstraction faite de leur objet. On l'appelle encore vérité logique ou vérité de conséquence.

2. D'après la manière dont l'objet est conçu, la vérité est *complète* ou *partielle*, *certaine* ou *douteuse*, immédiate ou médiate, intuitive ou discursive. Ces distinctions sont de nouveau relatives à la faiblesse et à la limitation de l'esprit humain. En Dieu toute vérité est certaine, complète, immédiate, intuitive. Dieu voit tout ce qui est dans tous ses rap-

ports avec le passé, avec le présent, avec le futur, sans lacune ni hésitation, et n'a nul besoin de recourir au procédé de la démonstration pour chercher la vérité des choses.

3. D'après le rapport de l'objet à la vie, la vérité est *théorique* ou *pratique*, selon qu'elle s'adresse plus particulièrement à la vie scientifique de l'homme, ou à sa vie morale et sociale. Il est bien entendu que si la théorie et la pratique sont distinctes, elles ne sont nullement séparées. Les fonctions de la pensée, du cœur et de la volonté se supposent et se pénètrent mutuellement. Tout développement intellectuel réagit sur le développement des affections et de l'activité volontaire. Il se peut qu'une découverte scientifique ne trouve pas une application immédiate dans la société ou que les premiers essais d'application échouent; mais nous avons vu assez de révolutions économiques et sociales depuis un demi-siècle, pour savoir que la distance n'est pas grande entre l'utopie et la réalité. Les vérités sans emploi aujourd'hui seront utilisées demain; si elles ne servent pas au progrès matériel, elles serviront au progrès moral. En définitive tout se tient dans la vie de l'homme, et chaque vérité acquise, par cela seul qu'elle contribue à la culture de la pensée, est un accroissement de forces et de richesses pour l'humanité.

Les mathématiques ont transformé l'astronomie, l'astronomie a concouru avec la philosophie à la rénovation des croyances, et les cultes mêmes ont leur influence sur les conditions du travail. La physique chasse les préjugés; la botanique et la zoologie entrent de plus en plus dans les usages de la vie; la mécanique et la chimie opèrent des modifications incessantes dans l'industrie, dans le commerce et dans l'agriculture. Il serait difficile de citer une science qui reste étrangère au mouvement de la civilisation moderne. Les études classiques, un peu délaissées pour les études professionnelles, forment le goût, exercent le jugement et font l'éducation de l'esprit. L'histoire donne de l'expérience. Les sciences morales et politiques, décriées par un grand nombre de savants, parce qu'elles n'enseignent pas ce qui est, mais ce qui doit être, sont peut-être l'emblème le plus

frappant de l'étroite alliance qui existe entre la théorie et la pratique. L'idéal est le flambeau de la vie des êtres raisonnables. Impossible de juger en connaissance de cause de la valeur des institutions actuelles ou de l'efficacité d'une réforme, si l'on ne sait pas quel est le but absolu de la société. Le génie le plus spéculatif de l'antiquité est celui qui a laissé la trace la plus profonde dans la vie de l'humanité. Il ne faut donc pas insister outre mesure sur l'antique division des sciences d'après la théorie et la pratique. Faite au point de vue des intérêts vulgaires, cette division s'efface et doit s'effacer de plus en plus.

4. D'après la source de la connaissance, la vérité est philosophique ou historique, *rationnelle* ou *expérimentale*. La première s'appelle encore vérité métaphysique ou vérité de principe; la seconde, vérité de fait ou d'observation. Cette distinction a son importance et existe même pour Dieu. Il y a des choses éternelles et des choses temporelles; les unes sont immuables et subsistent pour tous les temps, les autres apparaissent et s'écoulent comme actes de la vie; pour celles-ci nous avons le sens intime et les sens externes, pour celles-là la raison. Dieu connaît les unes et les autres comme telles, comme essences éternelles ou comme phénomènes passagers, et les connaît intuitivement par la conscience qu'il a de lui-même comme Être éternel et comme vie infinie. Les faits ne sont pas séparés des principes, ils en sont le développement et l'application; les principes n'existent pas à part des faits, ils en sont la loi. Les principes sont l'expression de ce qui est invariable et nécessaire dans la série des phénomènes. Mais par cela même les principes ont une plus haute valeur que les faits et s'étendent à tout le cercle de la vie, sans en excepter la vie future. Les faits n'ont qu'un temps, mais dès qu'ils sont connus ils peuvent se conserver indéfiniment et invariablement dans la mémoire.

Mais la vérité est-elle possible pour l'homme? Nous avons démontré la « légitimité de nos connaissances » par la certitude de l'existence de Dieu, principe de toute connaissance et de toute réalité. Si Dieu existe, il existe de l'ordre ou de

l'harmonie dans le monde, tout est constitué en accord avec tout, et en conséquence la pensée peut aussi s'unir à l'essence des choses. De là la possibilité de la vérité, et cette possibilité vaut pour l'homme comme pour Dieu. En effet, Dieu est cause et raison de tout ce qui est déterminé; en d'autres termes, tout est déterminé dans le monde conformément à l'essence divine. Tous les êtres fondés en Dieu sont donc à certains degrés, chacun selon son essence propre, semblables à Dieu. Les propriétés divines ou les catégories de l'essence, de la forme et de l'existence, que nous appliquons à tous les objets de la pensée, ont donc une valeur objective et universelle, et les applications transcendantes que nous en faisons sont dès lors légitimes. De plus, l'homme, être d'harmonie de la création par sa double constitution spirituelle et physique, est pleinement semblable à Dieu et peut rendre témoignage de cette similitude dans sa conscience et dans sa raison. Les êtres raisonnables ressemblent donc aussi à Dieu sous le rapport de la pensée et de la connaissance : ils sont organisés pour la vérité, ils peuvent et doivent l'atteindre. Seulement, à cause de la limitation de leur nature, ils sont exposés à l'erreur et au doute. Mais l'erreur n'est pas nécessaire : il s'agit pour l'éviter de procéder avec méthode (1).

A cette preuve directe, fournie par la métaphysique, on peut ajouter une démonstration indirecte qui repose uniquement sur le principe logique de la contradiction. En effet, de deux choses l'une : « aucune vérité n'est possible » ou « quelque vérité est possible pour l'homme. » Ces deux propositions, l'une universelle et négative, l'autre affirmative et particulière, sont contradictoires : l'une des deux est donc nécessairement vraie et l'autre fausse. Pour démontrer la proposition affirmative, il suffit en conséquence de prouver que la négative est fausse ou conduit à l'absurde. Or la proposition négative est vraie ou fausse : si elle est fausse, l'affirmative est vraie, « quelque vérité est possible; » si elle est vraie, il existe au moins une vérité, et l'on pourra

(1) *La théorie de la connaissance*, livre IV.

dire encore que « quelque vérité est possible. » La proposition négative, s'il faut l'admettre, se détruit donc elle-même, parce qu'elle implique contradiction. Donc, en tous cas, c'est l'affirmative qui est vraie.

Il en serait de même de toute autre proposition qui contesterait l'existence de la vérité en général. Car cette proposition ne pourrait être vraie que sous la condition d'être fausse en même temps dans son énoncé, et de relever par conséquent la proposition contradictoire. La démonstration est donc indépendante de la forme du jugement et n'exige, pour être acceptée par tous, que l'adhésion à une loi de la pensée qu'il est impossible de répudier. Si un sceptique disait : « Il n'y a point de principe de contradiction, » on lui répondrait : « donc il y en a un; » car en l'absence de ce principe, l'affirmation et la négation sont l'une et l'autre légitimes. Et s'il y consentait et qu'il ajoutât : « Tout est faux, » on répliquerait : « donc il est également faux que tout soit faux, donc quelque chose est vrai. »

La vérité est donc possible pour l'homme, et en conséquence la doctrine qui rejette toute vérité est absurde. Mais cette proposition s'applique-t-elle à tous les ordres de vérités, aux vérités rationnelles aussi bien qu'aux vérités expérimentales? Il y a des auteurs qui n'admettent la possibilité de la vérité que dans la sphère de l'expérience, qui prétendent, en d'autres termes, que la métaphysique n'existe pas à titre de science. Tels sont les positivistes et les partisans de l'idéalisme subjectif.

D'après Kant, l'homme peut bien connaître en vérité les *phénomènes* ou les choses telles qu'elles nous apparaissent dans l'observation, mais non les *noumènes* ou les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes dans leur essence. Les arguments de ce philosophe sont connus. Ils se résument en quelques points : impossible de vérifier si les manifestations d'un être correspondent à son essence; impossible de rien connaître sans une intuition, et nous n'avons, du moins dans notre condition présente, que des intuitions sensibles; impossible de faire abstraction, dans la connaissance, des formes inhérentes à l'esprit humain, d'où il suit que nos

connaissances sont purement relatives ou dépendantes de notre organisation spirituelle.

Si ces motifs étaient fondés, ils infirmeraient toutes nos connaissances sans exception, car ils s'appliquent aussi bien aux objets de l'expérience qu'à ceux de la raison. Aucune vérité ne serait donc possible, ce qui est contradictoire. Il est très vrai qu'il faut distinguer entre l'essence et les manifestations des choses, mais il ne faut pas les séparer. Sans aucun doute, nous ne connaissons pas l'essence, si l'on entend par là quelque chose d'incompréhensible qui se dérobe derrière les propriétés; mais pourquoi changer la valeur des termes? L'essence se montre dans les propriétés, et les propriétés dans les phénomènes. Dès lors, toute contestation doit cesser. Si en ce sens nous ne connaissions pas légitimement Dieu, le monde et le moi, nous ne connaîtrions pas non plus les faits, car les faits ont aussi leur essence, et c'est dans la connaissance de cette essence que consiste la vraie connaissance des faits.

Il est vrai encore que la connaissance exige une intuition; mais nous avons vu maintes fois en réfutant le sensualisme que l'homme possède deux facultés intuitives, la sensibilité et la raison. Kant ne tient aucun compte de la seconde. Si cette exclusion devait être maintenue, il en résulterait que nous n'aurions aucune connaissance, ni scientifique ni vulgaire, ni positive ni négative, des objets qui dépassent la portée des sens et de l'imagination. Les termes « Dieu, humanité, nature, espace, temps, cause, loi, essence, » n'existeraient dans aucune langue; car comment nommer les choses si la pensée ne peut les saisir? Si au contraire nous avons des intuitions intellectuelles, comment les connaissances expérimentales seraient-elles supérieures en évidence aux connaissances rationnelles; pourquoi les premières seraient-elles seules positives et scientifiques?

Il est vrai enfin que la connaissance suppose une forme et une matière: mais la matière nous est donnée par la raison aussi bien que par les sens, et les formes, comme l'espace, le temps, les catégories, ne sont pas des propriétés purement subjectives. Si l'espace et le temps n'étaient qu'en nous, tous

les êtres qui se développent dans le temps et dans l'espace seraient également en nous, et le moi serait tout pour lui-même, néant pour les autres. Pierre ne serait qu'un phénomène interne pour Paul, et Paul pour Pierre. La conséquence sort rigoureusement du subjectivisme, et Fichte ne la démentirait pas. Les catégories conduisent à la même conclusion. Si elles n'étaient que les formes de notre faculté de juger, non seulement elles seraient sans valeur dans leurs rapports avec les objets supra-sensibles, comme le soutient Kant, mais elles ne pourraient pas même s'appliquer légitimement aux faits de l'expérience. Nous jugeons les phénomènes aussi bien que les noumènes, et aucun jugement n'est possible sans les principes de la quantité, de la qualité, de la relation et de la modalité. Si le critique avait raison dans ses objections contre la métaphysique, il faudrait donc nier toute vérité. Sans doute la connaissance comme telle est subjective et relative, mais dès qu'elle atteint son but elle acquiert une valeur objective et universelle. Il est possible qu'une autre organisation nous donnerait de nouvelles connaissances au sujet des faits de la nature, mais ces connaissances en tant que légitimes ne seraient pas en contradiction avec nos perceptions actuelles. Car la vérité ne peut se détruire elle-même.

CHAPITRE II

LA CERTITUDE

La vérité n'a de prix pour nous que par la certitude. A quoi nous servirait de posséder la vérité, si nous n'en avions pas conscience? Une simple dénégation la ferait disparaître. C'est par la certitude que la vérité se fixe en nous, prend racine dans l'intelligence, devient une force pour la vie et se transforme en conviction. Je suppose un homme qui